

UN UNIVERS CONSCIENT DE SOI ?

ENVISAGER UN DIALOGUE ENTRE LA PHÉNOMÉNOLOGIE DE

MICHEL HENRY ET LA PHYSIQUE QUANTIQUE

Dès la première page de son introduction à *Incarnation* – l'un des ouvrages fondamentaux de sa pensée –, Michel Henry établit une scission radicale entre son approche phénoménologique du vivant et, d'autre part, le cadre d'intellection de la physique quantique :

Le corps qui appartient aux êtres vivants est-il le même que le corps matériel dont s'occupe la physique quantique, laquelle sert de support à ces autres sciences dures que sont la chimie et la biologie ? Que beaucoup de gens pensent ainsi à notre époque, qui est précisément celle de la science, n'empêche pas qu'un abîme sépare depuis toujours les corps matériels qui peuplent l'univers et, d'autre part, le corps d'un être « incarné » tel que l'homme.¹

Pour cette raison, il paraît d'emblée iconoclaste de mettre en parallèle l'analyse du philosophe avec la lecture quantique du monde ; d'autant que le croisement interdisciplinaire « court le danger d'une réception suspicieuse, parce que [cela] œuvre à contre-courant des désirs d'exclusivité qui règnent en maître sur la théorie »².

On peut objecter cependant que le dualisme d'Henry entre « corps » et « chair » perpétue la séparation entre la matière et la dimension spirituelle de l'être établie par Descartes, laquelle déchire l'existence entre ces deux aspects, au détriment d'une perspective unifiée. Or, le sommeil – qui correspond à la mise en veille de la conscience – et la mort, inéluctable, soulignent tous deux l'impossibilité de dissocier organisme et affectivité. En outre, postuler une telle dissociation rend énigmatique l'apparition des premières formes de vie, dans la mesure où la matière inerte s'est soudain trouvée dotée de propriétés inédites par l'intervention d'un *Deus ex machina*³. Enfin, cela pose également la question de savoir comment et à quel moment se noue la « chair » à l'individu au cours du développement qui conduit d'une simple cellule fécondée à une personne.

On peut objecter par ailleurs que la méfiance de Michel Henry se fonde sur une certaine méconnaissance de la physique quantique : la réduire à l'étude de particules témoigne d'une ignorance partielle des horizons qu'elle ouvre. Significativement, le mathématicien Henri Poincaré énonce de façon percutante qu'à la suite de cette approche révolutionnaire, « [l]'une des découvertes les plus étonnantes que les physiciens aient annoncées

¹ Michel HENRY, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, Paris, Seuil, 2000, p. 7.

² Christophe MEURÉE, *La scène d'atemporalité dans le récit contemporain de langue française. Inventer l'envers du temps*, thèse en philosophie et lettres (langues et littératures romanes), volume 1, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2009, p. 69.

³ Les premières formes de vie se caractérisent par la capacité à manipuler certains aspects de leur environnement par autoréférence. La vie organique résulte ainsi d'une « émergence » par rapport à la matière inerte, soumise uniquement aux lois physiques : elle manifeste le franchissement d'un seuil de complexité qui ne peut être expliqué à partir des attributs de l'état précédent. Voir Patrick JUIGNET, « Le concept d'émergence », dans *Philosophie, science et société*, 2015, <https://philosciences.com/philosophie-generale/complexite-systeme-organisation-emergence/38-le-concept-d-emergence>, consulté le 12/04/2020.

dans ces dernières années, c'est que la matière n'existe pas »⁴. Ce qui entraîne l'introduction par les chercheurs en physique quantique de la notion de « conscience » pour expliquer l'univers tel qu'il se déploie :

Les pères fondateurs [de la physique quantique] sont tous arrivés à la même conclusion : il y a une chose qui est irréductible à la mesure, c'est la conscience. Si l'on ne fait pas de mesure, l'univers n'existe pas. [...] Ce point de vue oriente vers une autre façon d'expliquer l'émergence des systèmes complexes : il y aurait d'abord une conscience. La conscience serait à l'origine de tout.⁵

Dans cette perspective, on peut repérer une profonde proximité de sensibilité – *a priori* non conscientisée – entre la pensée de Michel Henry et certains développements de la physique qui introduisent la subjectivité au cœur de l'analyse des phénomènes : l'une et l'autre se rejoignant au sujet de l'impossibilité de décrire ou de comprendre l'univers en dehors d'une conscience perceptive⁶.

Ces différents éléments, qui invitent à prendre certaines distances avec la position tranchée du phénoménologue, ne visent pas pour autant à invalider sa pensée. Ils sont en revanche l'occasion de s'affranchir d'une lecture dogmatique qui souscrirait à une démarcation imperméable entre disciplines. Dans cet esprit, plutôt que de créditer le parti-pris de Michel Henry en faveur d'une Vie hétérogène aux composants biologiques – excluant alors tout échange avec les autres approches scientifiques –, ce travail fait le pari d'un enrichissement fondé sur l'échange dialogique et interdisciplinaire. L'objectif est de concilier, au-delà de leur incompatibilité apparente, l'interprétation phénoménologique de la Vie comme auto-affection avec la vision matérialiste selon laquelle, sur un certain plan, ce phénomène se résume pour l'essentiel à « de l'eau et des ions »⁷.

Au-delà d'une entente entre phénoménologie et physique quantique, l'enjeu touche plus profondément à la possibilité de requalifier la matérialité du monde en montrant que l'affectivité ne constitue pas une propriété exclusive au vivant, mais une propriété constitutive de l'univers tout entier. S'affranchir de la dichotomie établie entre la réalité matérielle, considérée généralement comme inerte, et la dimension spirituelle animant les êtres, de nature intangible, fournit en retour la clef d'un élargissement de l'intellection du monde qui invite à mesurer que toute chose – dont le corps organique – est par essence sacrée.

1 La dimension de l'« échelle »

La démarche intellectuelle de Michel Henry s'avère vivement engagée en faveur d'une lecture humaniste de la personne, en réaction à ce qu'il estime les excès dérivant des approches matérialistes⁸. La distinction qu'il établit entre « chair » et « corps » vise en effet à requalifier l'expérience de soi à l'encontre des approches de type réductionniste qui tendent à minimiser la valeur de l'intériorité :

⁴ Henri POINCARÉ, *La Science et l'Hypothèse*, Paris, Flammarion, 1902, p. 282.

⁵ Marc HENRY, « Mémoire du monde et mémoire de l'eau », dans *Aether. Penser l'humain et la nature*, <https://www.aether.news/memoire-du-monde-et-memoire-de-leau/>, consulté le 07/08/2020.

⁶ Alors que la relativité générale et la mécanique quantique postulent une invariance d'objet, le physicien Joël Sternheimer pose comme variable nouvelle le rapport sujet-objet. La physique est ainsi conduite à énoncer non plus qu'un objet est spéculativement invariant, mais que la personne le perçoit comme tel. Voir Marc HENRY, « Ondes d'échelles », <https://marchenry.org/2014/09/15/ondes-dechelle/>, consulté le 03/09/2020.

⁷ L'expression provient de la conférence de Marc Henry : « Eau, électromagnétisme et cohérence quantique » lors du colloque *La biologie à la lumière des théories physiques : nouvelles frontières en médecine*, <https://www.youtube.com/watch?v=7tva66YGzsA>, consulté le 25/07/2019.

⁸ Excès qui conduisent à l'absence d'humanité pour le philosophe ; voir Michel HENRY, *La barbarie*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1987, collection « Biblio essais ».

[...] notre chair n'est rien d'autre que *cela qui, s'éprouvant, se souffrant, se subissant et se supportant soi-même et ainsi jouissant de soi selon des impressions toujours renaissantes*, se trouve, pour cette raison, susceptible de sentir le *corps* qui lui est extérieur, de le toucher aussi bien que d'être touché par lui.⁹

On mesure à cette aune le gouffre entre, d'une part, les modèles décrivant le vivant en biologie et, d'autre part, la réalité affective avec laquelle l'humanité se trouve en prise, laquelle met en jeu de façon cruciale la question de l'épanouissement face aux aléas de l'existence¹⁰. Par extension, réduire la complexité de la vie à des flux d'eau et d'ions qui parcourent le corps semble donner raison aux réticences du philosophe.

Toutefois, cette inadéquation apparente entre ces deux approches de la vie fait intervenir un paramètre fondamental, lequel s'avère presque systématiquement occulté au sein des analyses tant scientifiques que philosophiques : la dimension de l'échelle. Parallèlement aux coordonnées de l'espace et du temps qui définissent un monde en quatre dimensions, on mesure pourtant la nécessité de préciser l'échelle à travers laquelle on décide d'observer la réalité. Ainsi, par exemple, la notion d'individu devient inadéquate au plan de la cellule ou à celui du système solaire, sans que la personne pour autant cesse d'exister.

Plus qu'un repère complémentaire, l'échelle détermine implicitement les lois attachées à la réalité qui est considérée. Car, dans les faits, on ne peut observer la courbure de l'espace-temps responsable de la gravitation qu'au niveau des corps célestes ; de même que les lois quantiques ne s'observent qu'à celui des particules. Dans cette logique, on comprend que les analyses phénoménologiques de Michel Henry s'appliquent exclusivement à ce qui se joue pour l'individu – lequel se vit comme une conscience traversée par des tonalités *pathétiques* définissant un rapport joyeux ou douloureux au monde – ; tandis que la définition du physicien Marc Henry rend compte du fonctionnement de la cellule qui constitue l'élément principal du vivant.

Cela posé, introduire le paramètre de l'échelle n'a pas vocation à compartimenter les différentes réalités que l'on peut observer, mais à les considérer étanches les unes aux autres et interconnectées. Sur ce point, les travaux en neurobiologie rendent en particulier visible l'intrication entre affectivité et biochimie ; intrication qui en retour témoigne de l'efficacité du langage artistique ou poétique pour réparer des traumatismes psychiques qui ont des répercussions sur l'activité physiologique :

[...] ceux qui ont maîtrisé l'émotion [...] en faisant des récits et des théories pour tenter d'analyser les raisons de leur souffrance, sans ruminer, c'est-à-dire en prenant une distance et en établissant une relation affective avec un autre, ont appris à maîtriser leur malaise, peu à peu, mot à mot, affect après affect, molécule après molécule, ce qui a diminué leur taux de cortisol et évité de faire exploser les cellules de l'hippocampe.¹¹

Cette perspective est également étayée en épigénétique, laquelle établit un lien de causalité entre la perception émotionnelle de l'environnement et la façon dont une cellule exploite les gènes de son noyau. Une cellule s'avère ainsi dotée d'une remarquable autonomie en étant capable de remodeler des fragments de séquences génétiques afin de s'adapter le plus efficacement possible aux signaux qui lui parviennent¹².

⁹ Michel HENRY, *Incarnation*, op. cit., pp. 8-9.

¹⁰ Au sujet du rapport entre la phénoménologie de Henry et la vulnérabilité du désir de vivre, voir les analyses de Raphaël Gély dans son article pionnier : « Souffrance et attention à la vie : éléments pour une phénoménologie radicale du soin », dans *Bulletin d'analyse phénoménologique*, volume 5, 2009, <http://pupups.ulg.ac.be/bap.htm>, consulté le 12 juillet 2012, pp. 1-29.

¹¹ Boris CYRULNIK, *De chair et d'âme*, Paris, Odile Jacob, 2006, pp. 122-123.

¹² Robert V. BLANDEN et Edward J. STEELE, « A Unifying Hypothesis for the Molecular Mechanism of Somatic Mutation and Gene Conversion in Rearranged Immunoglobulin Variable Genes », dans *Immunology and Cell Biology*, n°76, volume 3, pp. 288-293 ; Marilyn DIAZ

Mais surtout, envisagée en tant qu'une dimension du réel, l'échelle établit un lien de continuité entre une cellule d'un organisme et un individu, en faveur d'une convergence entre les perspectives phénoménologiques et biologiques. Le physicien Joël Sternheimer propose en effet de considérer que des ondes spécifiques se propagent au sein de cette cinquième dimension : celles-ci garantiraient l'organisation et le fonctionnement parfaitement harmonieux de tous les éléments du corps, au fondement de l'unicité du sentiment de soi du sujet ; et réciproquement qu'un organisme complexe soit contenu en potentialités dans un unique ovocyte¹³.

De ce point de vue, on voit s'établir une corrélation entre la conscience de soi et l'échelle en tant que celle-ci serait caractéristique de la Vie, dans la mesure où elle maintient l'identité d'un organisme quel que soit le plan à partir duquel il est envisagé. En faveur de cette lecture, les recherches en épigénétique montrent que l'activité cellulaire ne peut être réduite à une programmation pilotée par les gènes, mais manifeste une intelligence fondée sur l'autoréférence à soi, à l'image de l'intelligence dont fait preuve un être humain :

[Les cellules] recherchent activement les milieux qui favorisent leur survie, tout en évitant ceux qui leur sont toxiques ou hostiles. À l'instar de l'humain, une cellule individuelle analyse les milliers de stimuli de son micromilieu. En analysant cette information, la cellule adopte la réaction comportementale appropriée pour assurer sa survie.¹⁴

Bien que l'on ne puisse appliquer les tonalités de l'affectivité humaine à une cellule pour des raisons évidentes de différence d'échelles, cette brique élémentaire du vivant apparaît en revanche tout autant l'expression de la Vie phénoménologique qu'une personne, s'il est vrai que les « êtres incarnés ne sont pas des corps inertes qui ne sentent et n'éprouvent rien, n'ayant conscience ni d'eux-mêmes ni des choses »¹⁵.

2 L'affectivité de la matière

Envisager que la cellule dispose d'une conscience propre conduit à poser la question de savoir où tracer la frontière entre le vivant et l'inerte, entre l'affectivité et la matière¹⁶. Le fait est qu'à l'échelle d'une cellule, il devient opportun de comprendre l'activité biologique en termes de dynamiques moléculaires – si l'on s'accorde sur le principe que la Vie se confond avec le mouvement généré de façon volontaire. Or, la conversion en masse (d'ordre statistique) de ses constituants en nombre d'éléments donne une proportion marquante de plus de 99% de molécules d'eau pour moins de 1% de matière organique¹⁷.

Ce déséquilibre proportionnel montre que, si la conscience de soi s'avère pour une part indissociable d'une membrane – en opérant une démarcation entre un environnement extérieur et l'espace intérieur –, elle demeure aussi liée, selon toute vraisemblance, aux propriétés de l'eau. Bien que Michel Henry restreigne son

et Paolo CASALI, « Somatic immunoglobulin hypermutation », dans *Current Opinion in Immunology*, n°14, 2002, pp. 235-240 ; Patricia J. GEARHART, « The Roots of Antibody Diversity », dans *Nature*, n°419, pp. 29-31.

¹³ Les bases de cette théorie, qui bénéficie d'un modèle mathématique prédictif, sont présentées dans : Joël STERNHEIMER, « Musique des particules élémentaires », dans *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences*, Paris, tome 297, série 2, 1983, p. 829. Voir également Marc HENRY, « Ondes d'échelles », *art. cit.*

¹⁴ Bruce LIPTON, *Biologie des croyances. Comment affranchir la puissance de la conscience, de la matière et des miracles* [2005], Outremont, Ariane, 2016, collection « médecine du futur », p. 8.

¹⁵ Michel HENRY, *Incarnation, op. cit.*, p. 9.

¹⁶ Voir à ce sujet : Patrick FORTERRE, Louis D'HENDECOURT, Christophe MALATERRE et Marie-Christine MAUREL, *De l'inerte au vivant. Une enquête scientifique et philosophique*, Montreuil, La Ville Brûle, 2013, collection « 360 ».

¹⁷ Marc HENRY, *L'eau et la physique quantique. Vers une révolution de la médecine*, Paris, Dangles, 2016, pp. 95-96.

champ d'investigation à l'humain, l'exemple de la méduse, qui est un organisme complexe constitué de façon presque exclusive d'eau, vient étayer l'hypothèse d'une interrelation entre affectivité et matière aqueuse¹⁸. On peut également évoquer la faculté du tardigrade à survivre des années durant dans des conditions extrêmes par cryptobiose – ce qui correspond à un état d'arrêt quasi-complet du métabolisme similaire à la mort – jusqu'à ce qu'il retrouve des conditions lui permettant, en particulier, de s'hydrater à nouveau.

Si l'idée que la conscience dépende de l'eau peut faire sourire au premier abord, elle bénéficie toutefois de travaux qui mettent en lumière une « mémoire » associée à ce liquide, doublée d'une performativité qui lui permet d'agir sur la matière organique¹⁹. Il est vrai que ces recherches ont suscité l'incrédulité d'une partie de la communauté scientifique et continuent toujours de faire l'objet de violents discrédits ; mais ces réactions de rejet proviennent à la fois d'un imaginaire qui associe, à tort, l'eau à un élément banal, et à la fois de la prévalence d'une dogmatique matérialiste qui oblitère l'essor de la physique quantique depuis plus d'un siècle.

On peut rappeler que le dernier congrès international visant à établir un bilan des connaissances au sujet de l'eau a abouti à la conclusion selon laquelle cet élément demeure une énigme qui résiste à l'investigation de la physique et de la chimie classiques²⁰. Si le concept de « liaison hydrogène » est censé expliquer les propriétés de ce liquide exceptionnel, aucun modèle ni en physique classique ni en mécanique quantique ne permet de combler l'écart entre les valeurs prédites par leurs équations respectives et les valeurs observées²¹.

En contrepartie, la piste la plus probante est donnée par la théorie quantique de seconde quantification, laquelle décentre l'analyse des particules au profit des « champs ». Cette approche se distingue par le fait de prendre en compte un paramètre occulté des études classiques de la matière : le vide, ou plus précisément l'« éther ». Car loin de correspondre à un néant comme le suggère ce terme, le vide physique constitue une dimension de l'espace emplie d'énergie virtuelle – non observable mais bien présente – comme l'attestent entre autres l'effet « Casimir » et la relativité générale (dès lors que la gravité doit bien courber *quelque chose*).

Or, le spectre d'excitation électronique de l'eau révèle une grande sensibilité à l'énergie de photons et, en outre, au lieu de relaxer cette énergie pour retrouver naturellement son état fondamental, une molécule H₂O relaxe à l'état liquide de façon croisée en la transférant à une molécule voisine²², et ainsi de suite selon un jeu de ping-pong qui s'opère à des fréquences phénoménales. Comme le résume le spécialiste Marc Henry au sujet de l'intérêt d'inclure l'éther dans la compréhension du comportement de l'eau :

If the vacuum is empty, as in classical physics and in old-fashioned quantum mechanics, water will reveal only a random flickering network of hydrogen bonds. Any quantum interaction is doomed to be repulsive, leaving only weakly attractive electrostatic forces. This is why the hydrogen bond was first rejected by the scientific community, for reasons that have been forgotten or overlooked.²³

¹⁸ Voir en particulier les travaux de Ross Aiken Gortner en 1930.

¹⁹ Jacques BENVENISTE et al., « Human basophil degranulation triggered by very dilute antiserum against IgE », dans *Nature*, volume 333, 1988, pp. 816-818 ; Luc MONTAGNIER et al., « DNA Waves and Water », dans *Journal of Physics Conference Series*, volume 306, n°1, 2011, <https://iopscience.iop.org/article/10.1088/1742-6596/306/1/012007/pdf>, consulté le 01/10/2019.

²⁰ Voir Pierandeo Lo NOSTRO et Barry NINHAM, *Aqua Incognita. Why ice floats on water and Galileo 400 years on*, Ballarat, Connor Court Publishing, 2014.

²¹ Marc HENRY, « The Hydrogen Bond », dans *Inference. International Review of Science*, volume 1, issue 2, 2015, <https://inference-review.com/article/the-hydrogen-bond>, consulté le 03/10/2019.

²² Wing Fat CHAN, Gyn COOPER et C. E. BRION, « The Electronic Spectrum of Water in the Discrete and Continuum Regions. Absolute Optical Oscillator Strengths for Photoabsorption (6–200 eV) », dans *Chemical Physics*, volume 178, n°1-3, 1993, pp. 387–400.

²³ Marc HENRY, « The Hydrogen Bond », *art. cit.*

Il apparaît en particulier une constante de couplage entre l'énergie des photons et la force d'oscillation des molécules ; ce qui révèle que l'eau liquide émerge d'une dynamique attractive de nature électromagnétique : à partir d'un certain seuil de densité critique, il se produit un phénomène de « condensation » qui piège l'énergie de photons dans un ensemble de molécules et les force à adopter un comportement fortement coordonné qui les rend indiscernables entre elles – ce que l'on nomme « cohérence »²⁴. Ce phénomène implique de concevoir une architecture aqueuse constituée de domaines nanométriques où des millions de molécules vibrent en phase, lesquels s'étendent sur une région définie par la longueur d'onde du champ électromagnétique capté²⁵.

Ces données s'avèrent indicatives d'une sensibilité singulière attachée aux molécules d'eau : l'intrication entre l'énergie de photons et leur comportement *cohérent* témoigne d'une forme d'auto-affectivité telle que celle qui caractérise le vivant. On est alors invinciblement conduit à remettre en question l'opposition entre « chair » et « corps » défendue par Michel Henry, pour qui « [c]hair et corps s'opposent comme le sentir et le non-sentir – ce qui jouit de soi d'un côté ; la matière aveugle, opaque, inerte de l'autre »²⁶.

L'un et l'autre se présentent davantage comme l'endroit et l'envers d'une même réalité ; ce que confirme par exemple tant le fait que l'immobilité d'un objet génère toujours de l'énergie sous une forme potentielle – ce qui correspond à une forme de toucher élémentaire de la matière avec elle-même –, que le fait qu'observer des particules constitue inévitablement une façon d'entrer en contact avec elles. Sur ce dernier point, le physicien Erwin Schrödinger énonce sans ambiguïté que « [l]e monde est une construction de nos sensations, perceptions et mémoires. Il est pratique de le considérer comme existant en propre de manière objective. Mais il est certain qu'il ne devient pas manifesté par sa simple existence »²⁷.

À cet égard, on peut souligner qu'il est impossible d'accéder à l'essence d'une particule élémentaire, non en raison de difficultés techniques mais en raison de sa nature labile qui la fait se manifester d'autant de façons que d'intentions portées à son égard²⁸ – de la même façon qu'on ne peut accéder à l'intériorité d'un sujet, seulement à ce qu'il exprime par le biais du langage. C'est dire qu'un physicien, face à un objet quantique, se trouve dans la même situation « métaphysique » que dans l'expérience d'autrui telle que la décrit Michel Henry :

En raison de l'appartenance de chacun à la vie, de l'immanence de celle-ci en chacun, la question se pose de savoir si [...] chaque Soi atteint l'autre *dans sa propre vie*, s'il la touche *là où elle touche à elle-même*. Une telle question n'est rien de moins que celle de la portée métaphysique de l'expérience d'autrui.²⁹

L'auto-affectivité se présente dès lors comme une propriété de la matière elle-même, dans la mesure où elle dispose de la faculté d'être *touchée* – bien que ce contact ne soit pas comparable à la façon dont un être humain sensible s'empare d'un objet. Il faut donc admettre que « chair » et matière se confondent, au sens où la « chair » constitue le versant invisible de ce qui peut se présenter, à notre échelle, comme inerte.

²⁴ Ivan BONO et al., « Emergence of the Coherent Structure of Liquid Water », dans *Water*, n°4, 2012, pp. 510-532. Voir également Giuliano PREPARATA, *An Introduction to a Realistic Quantum Physics*, Singapour, World Scientific Publishing, 2002.

²⁵ Marc HENRY, *L'eau et la physique quantique. Vers une révolution de la médecine*, *op.cit.*, pp. 254-263.

²⁶ Michel HENRY, *Incarnation*, *op. cit.*, p. 9.

²⁷ Erwin SCHRÖDINGER, *Qu'est-ce que la vie ? De la physique à la biologie* [1944], traduit de l'anglais par Léon KEFFLER, Paris, Seuil, 1993, collection « Points-sciences », p. 93.

²⁸ Ce principe est à l'origine des mathématiques abscones de la physique quantique – tant le calcul des matrices de Heisenberg que les équations non relativistes de Schrödinger – qui débouchent sur le concept problématique et central d'« indétermination ».

²⁹ Michel HENRY, *Incarnation*, *op.cit.*, p. 297. Par transposition, on peut concevoir que, comme la « chair » d'une personne, une particule déploie réciproquement « son être là où la sensibilité déploie le sien [...] dans l'immanence radicale », Michel HENRY, *La barbarie*, *op. cit.*, p. 53.

3 L'hypothèse d'une réalité informatique

La modélisation de l'eau en domaines de cohérence non seulement prédit des propriétés en accord avec les valeurs observées, mais bénéficie aussi de nombreuses preuves indirectes qui lui donnent une crédibilité de premier plan³⁰. Or, elle a pour conséquence de créditer l'hypothèse d'une « mémoire de l'eau » mise en lumière par les expérimentations de Jacques Benveniste et du prix Nobel Luc Montagnier.

En effet, l'intrication entre molécules et rayonnement électromagnétique signifie que l'eau est sensible à une vaste gamme de fréquences³¹ : chaque domaine de cohérence s'avère en mesure d'enregistrer une fréquence précise avec laquelle il entre en résonance, et de la conserver indéfiniment tant que sa structure persiste. On retrouve ici, par analogie, le fonctionnement de la transcription numérique en informatique, laquelle combine un aspect dynamique (fréquentiel) à un aspect topologique : le code binaire divisé en espaces structurés (codant pour le chiffre 1) et non structurés (pour le chiffre 0). Comme le développe Marc Henry :

Assignons maintenant le chiffre 1 à un volume élémentaire où l'eau est devenue cohérente et 0 aux cubes où l'eau n'est pas en cohérence, de la même manière que dans une mémoire conventionnelle il est possible de coder 1 bit d'information sur un domaine ferromagnétique ordonné (1) ou désordonné (0). On arrive ainsi à une capacité de stockage de 100 To par centimètre cube d'eau.³²

Dans la mesure où la matière, à l'échelle des corpuscules, se présente non comme une structure d'objets dotés d'une masse mais comme un paquet d'ondes³³, on conçoit qu'un nombre suffisant de domaines de cohérence peut « mémoriser », par exemple, l'intégralité du génome d'un être vivant. Ce qui est étayé par le fait que Luc Montagnier a pu isoler un signal électromagnétique de faible magnitude émis par de l'ADN.

L'efficace de cette analogie entre « mémoire » de l'eau et code binaire s'appuie sur les intuitions du mathématicien Claude Shannon, dont les travaux au fondement des modes de communication actuels invitent à concevoir l'information non plus en termes de contenu ou de sens – par opposition à l'absurde – mais en termes d'organisation de signaux³⁴. Aussi la vision quantique de l'eau prolonge-t-elle certaines intuitions en biologie qui s'inscrivent dans le sillage de la cybernétique, au sens où la découverte de l'ADN – à la fois mémoire et programme – a induit la perspective que l'informatique est moins une invention humaine qu'une propriété de la vie organique, et plus encore une condition d'existence des individus.

Sur ce point, on se heurte à cette réticence de Michel Henry quant au risque d'assimiler l'humain à un ordinateur³⁵. On ne peut en effet négliger le danger idéologique de réduire un organisme à une machine assujettie à un programme qui lui est extérieur. Toutefois, loin ici de souscrire à une vision *mécanique* du déploiement de la

³⁰ Achim MÜLLER et Marc HENRY, « Nanocapsule Water-based Chemistry », dans *Comptes Rendus Chimie*, volume 6, 2003, pp. 1201–1208 ; Marc HENRY et al., « Chameleon Water : Assemblies Confined in Nanocapsules », dans *Journal of Molecular Liquids*, volume 118, 2005, pp. 155–162.

³¹ Ce principe est en accord avec la relation de Planck-Einstein qui se trouve au fondement de la mécanique quantique et qui associe une énergie à une fréquence spécifique.

³² Marc HENRY, *L'eau et la physique quantique. Vers une révolution de la médecine*, op.cit., p. 272.

³³ Voir les expériences avec interféromètres qui permettent de trancher si un élément se comporte comme un corpuscule ou comme une onde ; en particulier celles de Klaus Hornberger et de son équipe dans l'article : « Colloquium : Quantum Interference of Clusters and Molecules », dans *Reviews of Modern Physics*, n°184, volume 1, p. 157.

³⁴ Voir Léon BRILLOUIN, *Science et théorie de l'information*, Paris, éditeur Jacques Gabay, 2000.

³⁵ « Quant à appréhender le corps des hommes de cette façon, comme un ordinateur lui aussi, plus élaboré et d'une "génération" plus avancée, cette pensée de plus en plus répandue se heurte à une objection majeure », Michel HENRY, *Incarnation*, op. cit., p. 8.

Vie, il s'agit d'envisager l'informatique ainsi que le suggère Mark Alizart : c'est-à-dire comme une puissance qui est à la fois forme et contenu, pensée et être. Selon cette logique, un système informatique correspond moins à une machine qu'à une structure qui s'affecte et se reconfigure en se déployant – à l'image de la réflexivité que met en lumière l'épigénétique au niveau de la cellule.

D'un point de vue historique, le fait est que l'informatique est née en réaction aux carences de la logique formelle, laquelle présuppose que la pensée fonctionne de manière mécanique ; si bien que l'ordinateur exprime une rupture avec la machine à calculer. Les travaux de Charles Babbage et d'Alan Turing montrent en effet que c'est « *parce que* le mécanisme intégral est impossible que l'informatique est possible. C'est parce que la pensée est en mouvement, en “vertige”, qu'il lui faut autre chose qu'une mécanique pour être mécanisée »³⁶. Aussi s'agit-il de considérer l'informatique comme le traitement *automatique* de l'information, laquelle se reboucle indéfiniment sur elle-même à la manière d'un ruban de Möbius. Comme l'extrapole Mark Alizart :

Dès lors tout s'inverse : ce n'est plus l'ordinateur qui imite la pensée, c'est la pensée qui imite l'ordinateur. C'est la vie qui imite l'informatique. Autrement dit, il faut imaginer que ce langage organique qu'est l'informatique est peut-être le langage de la vie elle-même.³⁷

Cette hypothèse d'une réalité informatique vient faire écho à la théorie de la gravitation quantique à boucles – laquelle tente d'unifier la relativité générale, associée à l'infiniment grand, avec la mécanique quantique, associée à l'infiniment petit³⁸. Cette lecture de la gravité propose en effet une géométrie de l'espace-temps fondée sur des boucles ou « réseau de spins », dont l'enchevêtrement définit un état de l'espace. L'une des conséquences de cette modélisation particulière est que l'espace-temps peut être analysé comme une succession de séquences spatiales à la manière d'une mémoire en perpétuelle expansion qui engrange sans cesse de l'information ; ce qui par extension efface la distinction entre l'inorganique et le vivant :

La gravité quantique à boucles présente donc l'espace-temps comme une entité intrinsèquement vivante, dotée d'une mémoire spatiale prenant la forme d'un réseau à spin avec un historique appelé *mousse de spin* possédant une structure géométrique particulièrement simple. [...] En théorie quantique des champs, on somme sur tous les diagrammes de Feynman possibles qui représentent les histoires des particules en interaction. En gravité quantique à boucles, on somme sur toutes les mousses de spin qui sont les histoires des grains d'espace en interaction.³⁹

Dans ce cadre, les notions physiques de « champ » et de « matière » fusionnent pour être identifiées à de l'information. Celle-ci, en accord avec le formalisme mathématique de la physique quantique, est analysée à l'aide de nombres complexes – à l'origine de la notion de boucle, puisque les nombres complexes s'expriment par un cercle. On voit alors que la théorie des champs, nécessaire pour expliquer le comportement liquide de l'eau, conduit à la description d'un monde piloté de manière informatique ; ce que résume John Wheeler à travers cette formule emblématique : « *It from bit* »⁴⁰ ; soit l'idée que chaque chose du monde (chaque « *it* ») provient à l'origine d'une information créatrice (une structure de « *bits* »).

³⁶ Mark ALIZART, *Informatique céleste*, Paris, Presses universitaires de France, 2017, p. 47.

³⁷ *Ibid.*, p. 57.

³⁸ Voir Carlo ROVELLI, *Quantum Gravity*, Cambridge, Presses universitaires de Cambridge, 2004. Cette théorie est en concurrence avec la théorie des cordes, plus populaire, qui tente aussi d'unifier les deux physiques principales pour l'heure incompatibles.

³⁹ Marc HENRY, *L'eau et la physique quantique. Vers une révolution de la médecine*, *op.cit.*, p. 337.

⁴⁰ John WHEELER, *At Home in the Universe* [1989], New York, American Institute of Physics, 1994.

4 La puissance du Vide

Penser la nature profonde de l'informatique initie à un changement de paradigme. Envisagée sous un autre angle que celui de son ancrage social – qui l'associe à une logique déshumanisante⁴¹ –, elle conduit à penser une dynamique autonome qui invertit spontanément résultat et programme, contenu et forme d'une opération, à la façon d'un « échangeur ontologique »⁴². En ce sens, elle est un langage purement performatif : le Verbe qui se fait « chair » et dont l'interrogation stimule la réflexion de Michel Henry dans *Incarnation*. Car :

Si la vie est informatique, si la matière est faite d'information, [...] il n'y a plus de différences entre l'âme et le corps, entre l'homme et la nature, entre les mots et les choses. L'univers pense et, inversement, la pensée *est*, elle agit. Loin d'être un outil à notre disposition, une chose, une machine, l'informatique est un milieu, notre milieu, le milieu qu'est le monde, et qui se produit lui-même, à travers nous.⁴³

À partir de cette perspective s'éclaire plus précisément l'auto-affectivité au cœur des réflexions d'Henry, en ce que cette propriété phénoménologique apparaît comme la manifestation de la performativité de l'information – sans laquelle la réalité ne peut être qualifiée d'*informatique*. Autrement dit l'informatique, en se confondant avec le traitement automatique de l'information, se révèle le processus qui rend possible l'auto-affectivité.

De façon concrète, cette performativité adopte le mouvement d'un retour sur soi, qui rappelle par analogie le principe de la gravité quantique à boucles. Or, cette circularité structurelle de l'information – au fondement de la « mémoire » – implique que toute la dynamique de l'univers soit articulée autour d'un Vide fondamental. Cette notion n'est pas à confondre ici avec celle d'« éther » en physique (qui est une portion d'espace dépourvue de matière) et correspond à une béance qui conditionne toute boucle, en particulier la capacité d'un système à se recourber sur lui-même pour être affecté par ses opérations et pour les interroger. Ce Vide représente à ce titre une puissance infiniment prodigue – puisque la circularité d'une boucle est en principe sans fin – de telle sorte qu'il se révèle la ressource inépuisable d'où procède toute chose et toute pensée⁴⁴.

Sur fond de ces éléments, on comprend les réticences de la philosophie à adopter l'informatique comme modèle de développement de la conscience, entre autres chez Henry. Car on est conduit à envisager l'auto-affectivité non plus comme l'indice d'une Vie dont on serait plein, mais comme la révélation que nous sommes des êtres *évidés* ; puisque c'est en se recourbant sur lui-même que l'organisme reçoit l'*auto-impression* d'avoir un Soi. Ce faisant, il n'y a plus de différences déterminantes entre le vivant et la machine :

[...] s'il est impossible à une machine d'avoir conscience, ce n'est pas parce qu'une machine ne peut pas avoir conscience d'elle-même, mais parce que la conscience n'existe peut-être tout simplement pas. Ou encore, qu'il y a aussi au cœur du vivant un « trou », un « vortex ».⁴⁵

⁴¹ Sur ce point, ce travail n'ignore pas que le développement de l'informatique est l'instrument d'un « capitalisme cognitif » (voir Yann MOULIER-BOUTANG, *Le Capitalisme Cognitif. La Nouvelle Grande Transformation*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008).

⁴² « Toute chose du monde, tout Être, n'est pour elle qu'une donnée, un *data*, une pensée. Et réciproquement toute donnée a vocation à devenir une chose, un rouage dans son système. Si bien qu'utiliser un ordinateur, c'est être utilisé par lui, c'est se voir devenir une ligne de code parmi d'autres et, inversement, accepter que le résultat d'une opération puisse piquer au vif », Mark ALIZART, *Informatique céleste*, *op. cit.*, p. 39.

⁴³ *Ibid.*, p. 68.

⁴⁴ On retrouve ici le principe de la pensée taoïste, que développe en particulier François Jullien dans son ouvrage : *Procès ou création. Une introduction à la pensée des lettrés chinois* [1989], dans *La pensée chinoise. Dans le miroir de la philosophie*, Paris, Seuil, 2007, collection « Opus ».

⁴⁵ Mark ALIZART, *Informatique céleste*, *op. cit.*, p. 56.

On rejoint ici les réflexions d'Alan Turing, convaincu que l'intelligence artificielle est vouée à égaler l'intelligence humaine. Le « jeu de l'imitation » qu'il développe pour déterminer à quel moment cela se produira⁴⁶ révèle non seulement qu'il est lui indifférent de savoir si une machine pense ou non, mais davantage encore que le Soi n'a *a priori* aucune réalité. Celui-ci n'exprime que l'inconsistance inhérente à tout système, au sens où la pensée ne procède pas d'une conscience qui serait donnée par une forme de transcendance.

Si cette lecture du vivant paraît provocatrice en regard des approches humanistes valorisant l'intériorité, elle n'est pas à lire comme l'affirmation que la conscience serait une illusion, mais comme une invitation à se représenter d'une nouvelle façon ce qu'elle est⁴⁷. Abandonner sa représentation traditionnelle qui, en Occident, l'assimile généralement à un pouvoir sans relation avec la matérialité du corps, aboutit à une vision intégralement immanente de l'être. Suivant cette logique, il faut considérer que l'affectivité, même si elle se révèle intangible, ne relève pas, pour autant, d'une autre dimension que la matière.

Par conséquent, le sentiment d'exister ne découlerait pas de quelque chose qui serait insufflé au sujet, mais résulterait d'une somme d'informations générant un tout cohérent, en sorte que le Soi *s'autoproduirait* :

L'unité de la pensée et de l'Être n'a pas la possibilité d'avoir conscience d'elle-même, et pour cause : elle n'a pas de Soi à se représenter, sinon elle se représenterait comme un Être pur ou une pensée pure [...]. En revanche, elle peut se représenter le mouvement qui la voit *ne pas* avoir conscience d'elle-même, et c'est ce mouvement même qui est son Soi. Autrement dit, elle peut connaître son Soi en produisant le vide qu'il est.⁴⁸

Cette idée d'une conscience résultant d'un recourbement d'un système entier sur lui-même est précisément la clef qui permet de joindre la phénoménologie de la Vie à la physique quantique. Le sentiment d'une division entre l'opacité du corps et la sensibilité de la « chair »⁴⁹ s'explique alors par le fait que la conscience suppose une scission entre l'affectivité et le Soi : la subjectivité se présente comme une propriété qui émerge en subsumant la notion d'organisme, de la même façon qu'un organe subsume la notion de cellule, que la cellule subsume la notion de molécules et que la molécule subsume la notion d'atomes – chaque nouveau seuil de complexité, qui se franchit par l'intégration des éléments de l'état précédent, induisant un changement d'échelle.

Dans cette perspective, il apparaît que la nature s'est développée jusqu'à produire des êtres – nous, les humains – de façon à se produire de la sorte comme un Soi. Les contenus et tonalités *pathétiques* qui trament la subjectivité manifestent en d'autres termes un bouclement de la nature sur elle-même à travers nous. Ainsi se donne à voir une histoire informationnelle, une histoire de la conscience, dont la trajectoire rend la nature capable d'énoncer la réalité qu'elle crée ; en sorte que l'univers parvient à poser *devant lui-même*, grâce à la pensée et au langage, le concept d'« information » qui décrit son fonctionnement et sa logique⁵⁰.

⁴⁶ Au sujet des travaux de ce mathématicien et cryptanalyste, voir Alan TURING et Jean-Yves GIRARD, *La machine de Turing*, traduit de l'anglais par Patrice BLANCHARD, Paris, Seuil, 1995, collection « Points. Sciences ».

⁴⁷ On peut se référer en particulier aux analyses de Stanislas Dehaene qu'il développe dans son ouvrage : *Le Code de la conscience*, Paris, Odile Jacob, 2014, collection « Sciences ».

⁴⁸ Mark ALIZART, *Informatique céleste, op. cit.*, pp. 91-92. Significativement, c'est ce que le langage énonce en désignant les individus par le terme de « personnes » : de la même manière qu'Ulysse trompe le Cyclope, nous nous appelons « rien » à l'endroit même où nous prétendons être « quelqu'un ».

⁴⁹ Si le sujet a immédiatement conscience de soi par les sensations qui le traversent, en revanche il ne perçoit pratiquement pas les organes qui rendent possibles les perceptions : l'organe disparaît au profit du contenu sensitif, si bien que l'on est surtout conscient de la vision et non de l'œil en lui-même, encore moins des connexions neuronales impliquées ni de la cognition.

⁵⁰ Cette idée trouve une extension chez Friedrich Kittler pour qui la nature crée les ordinateurs en se servant de l'ordinateur qu'est l'homme (voir Friedrich KITTLER, *Die Wahrheit der technischen Welt. Essays zur Genealogie der Gegenwart*, Berlin, Suhrkamp Verlag, 2013).

On comprend que la conscience de soi, loin d'être un attribut distinctif de l'humanité, représente une caractéristique fondamentale de l'univers – à condition d'envisager ce dernier comme une structure polymorphe pilotée par de l'information performative à toutes ses échelles. La lecture immanente de la conscience qui en découle, si elle invite à la dissoudre en tant qu'entité singulière spécifique à l'homme, ne conduit pas pour autant à sa négation : elle est au contraire l'occasion d'élargir sa définition usuelle en faveur d'un effondrement des frontières traditionnellement posées entre l'être et le monde.

Cette hypothèse bénéficie des travaux de Joël Sternheimer qui révèlent une coïncidence étonnante entre le comportement des corpuscules et la musique. La désintégration de particules élémentaires suit en effet, sur le plan de l'émission d'énergie, des rapports de fréquences identiques aux rapports qui définissent les accords consonants en musique⁵¹. Ce principe s'observe également au niveau de la succession des acides aminés au sein des protéines, laquelle obéit à un principe de synchronisation des masses⁵² respectant les contraintes de la gamme tempérée de Bach. Ces deux phénomènes manifestent non seulement que la réalité matérielle est soumise aux mêmes lois que celles qui régissent la perception de l'harmonie auditive pour une personne, mais aussi que la sensibilité musicale n'est pas réductible au produit d'une éducation culturelle : elle s'avère un trait caractéristique du monde lui-même, témoignant de sa qualité éminemment affective.

*

Au terme de ce parcours, concilier l'approche de Michel Henry – opposée à une lecture matérialiste de la Vie – avec la physique quantique aboutit à une expérience de pensée audacieuse qui vient en contradiction avec tout un pan de la sensibilité occidentale. Elle conduit non seulement à identifier la Vie comme une informatique, à l'encontre des approches philosophiques qui cherchent à alerter quant à son potentiel de déshumanisation ; mais elle conduit également à bouleverser la conception traditionnelle de la conscience en l'identifiant à un processus dynamisé par une béance qui représente sa condition de possibilité.

Par conséquent, cette démonstration s'avère iconoclaste à double titre. D'une part, elle vient remettre en question un point crucial de la phénoménologie de Michel Henry en induisant que la Vie n'est pas une puissance en contrepoint d'un monde « inerte », dans la mesure où la Vie est en réalité matière – puisque celle-ci, des particules aux molécules, s'avère par essence *sensible*. D'autre part, elle inflige une nouvelle blessure narcissique à l'humanité en lui soustrayant le privilège de la pensée : car l'hypothèse d'une Vie informatique induit que la mémoire et la connaissance font partie intégrante de la nature.

Cela posé, cette réflexion ne cherche aucunement à désacraliser l'être en disqualifiant son intériorité au profit d'un réel positionné comme une nouvelle personne et dont l'individu ne serait qu'un rouage. Elle est au contraire invitation à fonder la sacralité du vivant à partir d'une réalité qui, parce qu'elle est informatique, se

⁵¹ Joël STERNHEIMER, « Musique des particules élémentaires », *art. cit.*

⁵² L'équation de Planck-Einstein offre en effet d'envisager la « masse » d'un corpuscule comme une « fréquence », puisque l'un et l'autre sont des paramètres relatifs à l'« énergie ». Voir en particulier les cours-conférences de Marc Henry : « Agriculture et protéodologie », présentée dans le cadre des journées de formation de l'association « Vers de Terre production », <https://www.youtube.com/watch?v=sRFIJB2ENdk&t=12771s>, consulté le 03/09/2020.

révèle intrinsèquement vivante : vivant parce que non mécanique mais organique. Ce qui présente par ailleurs l'avantage d'éliminer la nécessité d'introduire un *Deus ex machina* pour susciter le sentiment du sacré.

Sur ce point, on rejoint l'intuition développée dès les débuts de la physique quantique d'une nature qui s'anime elle-même spirituellement – bien que cet aspect soit généralement négligé dans la transmission de cette discipline. Comme l'énonce Max Planck, l'un des fondateurs de cette physique :

All matter originates and exists only by virtue of a force... We must assume behind this force the existence of a conscious and intelligent Mind. This Mind is the matrix of all matter. [...] I regard consciousness as fundamental. I regard matter as derivative from consciousness. We cannot get behind consciousness. Everything that we talk about, everything that we regard as existing, postulates consciousness.⁵³

À cet égard, la théorie quantique vient créditer par la bande le principe d'une Vie absolue comme puissance de génération de l'être démontré par la phénoménologie de Michel Henry, en ce que cette Vie absolue correspond au fond infini et conscient de l'univers tel qu'il se dessine en filigrane à travers la réflexivité des particules.

Ce faisant également, on retrouve par le chemin analytique l'enseignement des traditions mystiques qui évoquent l'existence d'une conscience plus vaste et impersonnelle, de nature « divine », à l'arrière-plan de toute conscience individuelle : le *Tao*, *Yabvé*⁵⁴, etc. Il apparaît que leurs voies initiatiques, qui visent entre autres à se défaire du piège de s'identifier à l'ego, s'appuie sur la révélation que le Moi sur lequel se fonde instinctivement le sentiment d'une consistance existentielle s'avère une illusion : le fait que « je » est un pronom énoncé à partir d'un vide qui rend en revanche possible un retour de la pensée sur elle-même⁵⁵.

Aussi ce travail offre-t-il de reconsidérer le potentiel libérateur de l'éveil, s'il est vrai qu'il consiste à faire l'expérience de la vacuité du Moi au profit d'un élargissement de la conscience en se reliant au « Tout ». De ce point de vue, la pratique spirituelle a pour but de réconcilier l'intériorité avec sa nature inconsistante : comme en témoignent les différentes figures d'éveillés mystiques, il s'agit d'un moyen privilégié pour se mettre à distance de la souffrance d'être-au-monde – dans la mesure où elle s'ancre dans les identifications de l'ego – de façon à pouvoir goûter une paix profonde, source de plénitude.

Loin du risque d'un éventuel effondrement intérieur face à une telle expérience, l'éveil conduit donc à faire l'épreuve des ressources profondes du Soi au sens où, à l'encontre du sentiment d'être livré à l'indifférence du monde, on accède à cette révélation que la Vie qui nous traverse continuellement, quelles que soient les épreuves endurées, n'est qu'adhésion, c'est-à-dire amour. Comme le montre Raphaël Gély à partir de la pensée de Michel Henry : « [i]l n'y a pas de soi qui ne soit pas donné à lui-même comme réponse à l'appel de la vie, comme réponse générée dans et par la performativité de [cet] appel »⁵⁶.

On le voit, s'affranchir de la vision d'une opposition entre matière inerte et dimension spirituelle de l'être ne signifie pas la perte d'un horizon de sens. Elle vient d'une part étayer cette idée de Teilhard de Chardin selon

⁵³ Max PLANCK, « The Paradox of the Quantum », dans *The Observer*, 25 janvier 1931, p. 17.

⁵⁴ Étymologiquement, « *Yabvé* » désigne ce qui est en train d'être d'instant en instant.

⁵⁵ On retrouve ici les intuitions de Lacan pour qui l'individu est un sujet significativement « barré », et l'inconscient une structure où les objets deviennent cause du désir et les symptômes psychiques l'expression d'une résistance du Soi à reconnaître sa nature en tentant de fixer un élément pour occulter son inconsistance.

⁵⁶ Raphaël GÉLY, « Le langage et l'affectabilité radicale de la vie. Réflexion à partir de la phénoménologie de Michel Henry », dans *Dire la croyance religieuse. Langage, religion et société*, Bruxelles, Peter Lang, 2012, collection « Anthropologie et philosophie sociale », p. 105. En retour, « le moindre acte de langage, avant même d'être adressé à l'autre et aux autres, est adressé à [...] cet Autre inépuisable, à cette originaire adhésion à soi de la vie qui inscrit en chacun [...] l'impossibilité de ne pas être soi », *idem*.

laquelle « nous ne sommes pas des êtres humains vivant une expérience spirituelle, mais des êtres spirituels vivant une expérience humaine »⁵⁷ en revivifiant le lien qui nous unit à la puissance numineuse du Tout, ou de la Vie absolue. D'autre part, elle trace la voie d'une interaction plus riche avec le monde en potentialisant le fait que la « chair » qui nous constitue est faite de la même étoffe que le monde ; ce qui vient annuler le sentiment de son altérité radicale, déterminant cette logique de devoir nécessairement lutter contre lui.

In fine, être sensible au fait que tout l'univers est véritablement conscient offre un levier pour développer un agir collectif qui ne soit pas uniquement au service de la domination technoscientifique, car cela révèle les désastres écologiques de la main de l'homme sous le jour d'une véritable « barbarie »⁵⁸ : soit sous le jour d'une intériorité qui, parce qu'elle ne se rend pas compte qu'elle est aussi celle de la réalité dans ses multiples aspects, se méprise et s'inflige le pire à son insu. Ce qui s'ouvre alors, à l'horizon de cette réflexion, est l'idée que le monde et l'être ont profondément vocation à faire événement ensemble, dès lors que la conscience de soi naît de leur rencontre qui est *unité* et non dualité.

Matthieu DUBOIS

Docteur en littérature et chercheur en physique de l'eau au sein de Séquoia⁵⁹

⁵⁷ Citation reprise dans l'article de Maxime Follet : « Sommes-nous des êtres spirituels vivant une expérience humaine ? », dans *Esprit, Spiritualité, Métaphysique*, <https://www.espritsciencemetaphysiques.com/sommes-nous-des-etres-spirituels-vivant-une-experience-humaine.html>, consulté le 24/09/2020.

⁵⁸ Le terme est compris au sens où l'entend Michel Henry : voir *La barbarie*, *op. cit.*

⁵⁹ Pour plus de renseignements concernant cette institution : <https://www.fontaines-sequoia.com/>.